

Le cœur ne devient pas dément*

Rolf Heine

Points de vue éthiques au sujet de la perte d'autonomie et de soins corporels

Des images de personnes âgées nécessitant des soins, qui sont réduites à un soutien pour manger, se laver et sont en situation d'incontinence, émeuvent bien chacun de nous qui réfléchit au sujet de son propre vieillissement. De fait, les nombreux exemples encourageants de seniors qui s'autodéterminent et sont dignes, eu égard à plus de 2,7 millions qui nécessitent des soins en Allemagne, relativisent à peine l'inéluctabilité de la perte d'autonomie dans la vieillesse. Ainsi se pose la question de comment une vie dans la dépendance, en tant que digne parce pleine de sens, peut être menée.

La honte est une douleur spirituelle

Deux représentations de vieillesse sont particulièrement chargées d'angoisse. La perte des facultés mentales par une affection de démence et la dépendance vis-à-vis des soins corporels et des émonctoires. L'option cynique, mais souvent sérieusement pensée, que « dans la démence, pour le moins on ne comprend plus en effet », souligne comment des jugements sur la vie des êtres humains atteints de démence et qui nécessitent des soins, sont à peine le résultat de perception et d'identification empathiques et différenciées par le sentiment. Effectivement des malades de démence peuvent éprouver l'ensemble du spectre des sentiments de douleur, colère, tristesse, joie et bonheur. « Le cœur ne devient pas dément ! »

La dépendance est très douloureuse, pour la plupart des êtres humains à l'issue d'une vie auto-organisée, auto-déterminée. Des sentiments de honte accompagnent la perte de l'orientation et du contrôle sur les fonctions corporelles. La honte est, comme la faute, une douleur spirituelle. Toutes deux remettent radicalement en question l'image de soi. La connaissance de la corporalité nue est, comme nous le raconte le mythe du péché originel, une expérience de honte originelle qui coïncide avec la connaissance de la culpabilité, c'est-à-dire avec le désunion de l'être propre. Ainsi est-il compréhensible que la perte de la vertu de l'auto-disposition mentale et corporelle soit mise au même niveau que la perte de dignité humaine.

Seules la perte simple, l'incapacité, la nudité et la dépendance ne sont pas avilissantes. « La dignité de l'être humain est intangible ! », reconnurent les rédacteurs de la Loi fondamentale allemande [*Grundgesetz*] et rejetèrent formellement avec cela le fait d'assujettir la dignité de l'être humain à de quelconques caractéristiques de race, religion, genre, santé ou intelligence. Il n'est pas avilissant qu'on ne sache plus son nom ou bien que l'on ne reconnaisse plus son épouse ; il n'est pas avilissant que quelqu'un ne puisse plus contrôler ses émonctoires. Mais n'est-ce pas un outrage à l'être humain qui n'est plus maître de soi-même, lorsqu'il lui advient de faire face à l'incompréhension, la raillerie et l'inactivité? Ce n'est pas la dépendance qui est avilissante — elle va de soi dans tous les domaines de notre vie, car nous avons sans cesse besoin des autres —, au contraire c'est seulement le renvoi de la personne dépendante qui remet en question la dignité humaine. Ce renvoi défigure ce qui est possiblement humain.

Procurer du soulagement

La toilette du domaine intime d'un adulte, qui ne peut plus contrôler ses émonctoires, est une libération immédiate d'une détresse pénible. L'orientation sur le jour et la nuit, même sur son propre nom et — si ceci n'est plus important — l'attention devant un sans-nom, ordonne et crée de l'espace et de la lumière. Que se soit la pénibilité et la honte ou bien le sentiment de soulagement et de fraîcheur qui dominant, cela repose dans l'art de celui qui soigne. Lorsqu'il parvient à créer du soulagement, avec facilité et mobilité, clarté et détermination, au moyen de quelques manipulations, alors il fait quelque chose de bien, une blessure est refermée, une paix est fondée. C'est la qualité de l'eau, qui apparaît ici dans le penser, sentir et vouloir. Dans le penser comme dissolution et formation, dans le sentir comme écoulement rythmique, dans le vouloir comme légèreté et force. La reconnaissance comble le soignant (!) lorsque dépendance est devenue acceptabilité. Cela n'appartient-il pas au sublime d'être autorisé à reconnaître un sans nom ?

Das Goetheanum, n°38/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(*) En français dans le texte, *ndt*.